

38 : Shakespeare graffiti

Diane Godin

Number 82 (1), 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25407ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (1997). Review of [38 : Shakespeare graffiti]. *Jeu*, (82), 165–169.



Jean-Pierre Langlais

DIANE GODIN

38 : Shakespeare graffiti

Trente-huit auteurs de moins de trente-huit ans qui, pendant cinq jours, nous convient à une sorte de happening de la création québécoise autour de l'œuvre de Shakespeare, cela promettait d'être intéressant. L'idée était simple : chacun pigeait un titre et écrivait un texte d'une dizaine de minutes librement inspiré de la pièce que le hasard lui avait attribuée. Les auteurs travaillaient ensuite avec un comédien ou une comédienne de leur choix, qu'ils dirigeaient sous la supervision de Claude Poissant. Le résultat ? *Well...*, disons d'emblée que ceux qui s'attendaient à une réflexion sur l'universalité des thèmes qui parcourent l'œuvre du poète anglais ne pouvaient qu'être déçus ; le but n'était pas là. Si Shakespeare était convié à la fête, c'était beaucoup plus à titre de figure emblématique : « l'Auteur », celui que l'on joue, rejoue et encense depuis plus de trois siècles, allait être relégué au second plan, presque méconnaissable, en fait, tant il avait servi de prétexte ou de simple support à l'expression de tous ces auteurs. Le décor de 38, d'ailleurs, en disait long sur l'esprit

qui animait l'événement : une immense toile installée au fond de la scène était couverte de graffiti derrière lesquels on pouvait lire les titres qui composent l'œuvre du grand Will. Or, si les graffiti sont le plus souvent associés à une volonté subversive, ils constituent, en fait, une tribune tout ce qu'il y a de plus démocratique, où les messages à caractère sociopolitique côtoient ceux d'un genre plus personnel.

William où ?

Lorsque j'ai vu 38, j'avais encore en tête le film d'Al Pacino, *Looking for Richard*. À travers sa quête d'une plus grande compréhension de Richard III et, plus largement, de ce que Shakespeare représente pour ses contemporains, Pacino observe, d'un regard amusé, presque candide, la distance qui sépare sa propre culture de cette œuvre exigeante et énigmatique. Tantôt on voit l'acteur américain jouer le rôle du roi Richard devant un public de jeunes New-



Stéphane Jacques
et Yvan Bienvenue
dans le décor de 38.
Photo tirée du vidéo.

Yorkais manifestement en dehors du coup, tantôt c'est à l'homme de la rue que Pacino s'adresse, sans plus de résultat qu'un sincère mais perplexe : « Oh yes, Shakespeare... I know the guy. » Quant aux experts, qui « should know the guy », ce qu'ils ont à dire laisse l'acteur tant bredouille que pan-tois. Quel rapport avec 38 ? Pour faire court, disons que je me suis sentie, au Théâtre d'Aujourd'hui, un peu comme Pacino dans les rues de New York. Seulement, moi, ce n'est pas Richard qui m'intéressait, mais William.

Qu'est-ce qu'on en avait fait, me demanderez-vous ? Où diable était passé William ? Bon..., restons calme et revenons d'abord aux événements qui se sont déroulés, très exactement, du 17 au 21 septembre 1996. J'arrive sur les lieux et, d'emblée, on m'apprend dans le programme que 38, une co-production du Théâtre d'Aujourd'hui et du Théâtre Urbi et Orbi, est en fait une opération « top secret » qui réunit des auteurs « armés d'imagination » et jugés « très dangereux ». On me signale, en outre, « qu'il n'y aura qu'une seule représentation pu-

blique de leur méfait ». Acte irrémédiable ! me dis-je, cruelle fulgurance d'un crime dont les traces logent à présent dans le tréfonds d'une mémoire qui s'acharne à réunir les éléments de preuves qui lui permettront de reconstituer la scène du drame. Non mais ! ai-je renchéri, quelle sorte d'intrigants sont-ce, ces Urbi et Orbi, pour nous monter un tréteau pareil ? Heureusement, Yvan Bienvenue, alias Urbi, a étendu ses activités criminelles et commis l'irréparable en publiant les trente-huit textes impliqués dans l'opération. Je pourrai donc y recourir le cas échéant.

Me voici donc au Théâtre d'Aujourd'hui, à la recherche de William. Graffiti et musique *live*, atmosphère *underground* ; manifestement, les organisateurs ont voulu jouer la carte du théâtre *off*. Comme par un hasard bien calculé, le texte inaugural est signé Yvan Bienvenue ; et c'est à Stéphane F. Jacques,



Manon Brunelle dans le
Songe de Wajdi Mouawad.
Photo tirée du vidéo.

son complice de longue date, que l'auteur confie la tâche « d'exécuter » William. Heureusement, c'est un coup d'épée dans l'eau, une exécution sommaire qui consiste à dire que *la Mégère apprivoisée* est « [...] une espèce de consécration d'la violence



Julien Poulin dans
la Mort de Falstaff de
Dominic Champagne.
Photo tirée du vidéo.

faite aux femmes » et que Shakespeare était rien de moins qu'un plagiaire « macho » et « miso » dont l'œuvre est largement surestimée. Bon, on aura compris que c'est une façon de décharger sa frustration tout en passant un message aux théâtres qui osent encore mettre Shakespeare à l'affiche alors que les jeunes auteurs sont dédaignés.

D'entrée de jeu, et à mon grand déplaisir, j'ai donc retrouvé William dans la moulinette de la rectitude politique. Ça commençait plutôt mal, mais je me suis dit, réflexion faite, qu'avec un peu d'imagination ce hachis pouvait fort bien être considéré d'une autre manière : l'un des principaux instigateurs de 38 – et il a du mérite à cet égard – n'accomplissait-il pas, comme dans les sociétés fortement ritualisées, une sorte de sacrifice initial et symbolique ? En d'au-

tres termes, pris isolément, le texte de Bienvenue appelle peu de commentaires ; c'est lorsqu'on le place dans la perspective de l'événement 38 qu'il prend un sens : celui de la transgression. Au lieu, en effet, de recevoir une offrande, le dieu tant redouté devient la victime d'un sacrifice destiné à « libérer » trente-huit auteurs du joug shakespearien. C'était d'ailleurs le but ultime de 38 : déchiqueter d'abord ce dieu immense, puis en distribuer les parties aux auteurs, qui avaient toute liberté de s'en moquer, de l'ignorer, de le transfigurer, de le reconstruire ou de jongler avec ses restes.

Chercher William dans ces conditions relevait presque de l'exploit. J'avais affaire à une espèce de mosaïque où les échos de sa présence me parvenaient à peine. Qui plus est, quelques auteurs avaient choisi la parodie, un genre qui, généralement, a plutôt le souffle court. Mais entre les mains de certains auteurs, il arrive parfois que la parodie ouvre sur bien d'autres choses. C'était le cas pour *le Songe d'une nuit d'été*, vu par Wajdi Mouawad, un texte que d'aucuns qualifieraient de vulgaire tant l'auteur y exprime une absence de retenue digne d'un satyre. Le texte de Mouawad, en fait, est extraordinairement jouissif et ouvert, il « gicle », en quelque sorte, du plaisir que procurent les mots et du désir de lumière, de transcendance qu'ils portent au plus profond d'eux. Que cela fasse un peu de saleté au passage, rien de plus naturel ; c'est dans l'ordre, je dirais même dans la nécessité des choses :

[...] Hermia deviendrait un fruit rouge entre les mains de son homme, qui enfoncerait bien profondément ses doigts pour l'ouvrir, et en l'ouvrant, en l'écartant, la ferait juter, gicler, comme au moment où l'on sépare une orange en deux, une orange merveilleuse de lumière éclatée. Une fois bien englandée par son

homme, Hermia prendrait sur elle de crier, de ressentir en elle, au centre d'elle, au milieu d'elle, ce soleil de bonheur et de chaleur éclater en elle et grandir, grandir, pour qu'elle puisse hurler, et en venant, bien blottie contre le torse musclé et rassurant de Lysandulidoudilidou, beugler au monde son plaisir, son désir enfin transcendé, son désir rassasié. C'est à ça qu'elle rêve Hermia [...]

[...]

Et toujours la gang à Bottom Hurtubise répète sa pièce¹.

C'est le rêve de l'auteur face à sa propre démarche d'écriture que l'on devine entre ces lignes. Wajdi Mouawad s'est totalement approprié l'œuvre du poète, en a accentué tant les jeux sonores que la part d'érotisme tout en respectant, bien sûr, l'aspect allégorique du *Songe...* (chez Mouawad, les fées sont de méchants Arabes nommés Abbroun et El Pouck !). En somme, j'étais plutôt heureuse de retrouver – jusque dans le verbe « englander », savoureux clin d'œil au pays de Shakespeare – un peu de William dans Wajdi.

Mais j'ai aussi retrouvé Shakespeare ailleurs, à travers Falstaff (imaginez Julien Poulin), que Dominic Champagne nous montre non repent de la jouissance que lui ont procurée ses excès et qui, à la lueur d'une chandelle sur le point de s'éteindre, parle de ce qui fait la vie, de la puissance de nos désirs, de la volupté des « nuits amoureuses », du « salé », du « sucré », de tous ces plaisirs au « parfum d'interdit » et, bien sûr, de Falstaff lui-même, que les bien-pensants condamnent sans soupçonner qu'il recèle une part de grandeur : « Mais moi je sais que c'est avec de la moisissure de pain et dans un royaume de puanteur qu'on fait le roquefort le plus succulent... Je sais moi

1. 38 E, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 1996, p. 9-10. Les textes de 38 sont publiés en cinq tomes, identifiés par les voyelles : A, E, I, U, O.



Sylvie Drapeau dans *Périclès*, revu par Alexis Martin. Photo tirée du vidéo.

que la pureté tient bien souvent de l'impureté et que la création des paradis les plus sublimes naît des désordres les plus mouvementés². » Quelque chose me dit que William n'aurait pas désavoué cette dernière phrase... Pour sa part, Dominic Champagne a depuis longtemps fait du désordre le maître-mot de son théâtre. Décidément, je me dis que 38 était une tribune idéale, l'occasion, pour ces auteurs, de nous communiquer leur vision et leur esthétique.

2. *Ibid.*, A, p. 61-62.

Trente-huit auteurs, c'est beaucoup. Certains sont déjà connus, comme Alexis Martin qui, pour l'événement, a écrit un très beau texte en vers, d'après *Périclès*. On y reconnaît la voix si particulière de l'auteur, cette façon qu'il a de questionner, l'air de rien, l'humanité tout entière : « Et qu'a fait Périclès deux fois en deuil / deux fois trompé / qu'avons-nous fait / quand l'amour nous a laissés / une première fois une deuxième fois / qu'avons-nous juré qu'avons-nous maudit / et le miracle / l'avons-nous appelé³ ». Pour d'autres, moins connus, 38 a été l'occasion de se faire entendre. Le texte de Francis Monty, par exemple, nous révèle un indéniable talent de conteur, une vivacité dans le ton, soutenu par une écriture tout simplement élégante, sans fioriture : « Oser s'introduire au beau milieu d'un moment de fraternité où les rêves, engendrés par de jolies chansons d'amour, flottaient doucement sur le collet d'une bière généreuse⁴. » Un autre nouveau venu, Érik Charpentier (celui-là même qui vit en Louisiane et qui nous a récemment présenté *Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier*), fait partie de ces auteurs dont on dit qu'ils ont une voix ; en fait, on ne se lasse pas de l'entendre tant cette langue métissée nous berce de sa musique et de ses couleurs. Pour 38, l'auteur a donné au grand Will, qui l'aurait cru, un léger accent du bayou : « La peau de sa maîtresse est aussi douce qu'une perle des océans. Elle goûte les manières de tranches de lime⁵. » Emmanuelle Roy, quant à elle, a écrit un texte sombre, d'autant plus troublant qu'il était rendu par la voix grave et caverneuse de Pierre Lebeau, qui campait une sorte de Sisyphe aux enfers, occupé à calculer indéfiniment ce que l'on présume être le nombre de morts que compte l'humanité depuis des temps immémoriaux.

3. *Ibid.*, O, p. 50.

4. *Ibid.*, O, p. 65.

5. *Ibid.*, U, p. 54.

Je ne sais trop si j'ai finalement réussi à retrouver William parmi cette mosaïque. Bon nombre des auteurs qui participaient à l'événement 38 l'ont tout simplement tourné ou lui ont tourné autour sans que le résultat ne m'apparaisse tout à fait convaincant. Il y eut beaucoup, par ailleurs, de ce que le public aime par-dessus tout, c'est-à-dire des textes destinés à faire rire. Je ne suis pas du genre à boudier mon plaisir et j'ai franchement ri, à certains moments, comme lorsque le personnage imaginé par François Boulay, une caricature impayable de l'auteur lui-même, s'exclame, avec toute la sincérité et la volonté du monde : « Peu importe l'histoire, m'importe le passé, Titus m'appartient, c'est moi qui l'ai pigé⁶ ! » Toutefois, je n'ai pu m'empêcher de remarquer le malaise qui s'empare de la salle dès que le texte s'exprime sur un ton plus grave ; on sent soudain les spectateurs plus nerveux, les corps se rajustent dans leur fauteuil, on toussote, on guette le moindre indice d'humour potentiel, on se jette dessus s'il fait mine d'apparaître et, entre temps, on en profite pour jeter un coup d'œil sur sa montre ou sur son voisin de gauche. Le grave, le sérieux, tout ce qui questionne exige que l'on s'arrête ; le temps s'étire alors, il se déploie en nous de telle sorte qu'on ne peut plus y échapper. Lorsque je vais au théâtre et que je sens cette impatience dans la salle, j'ai l'impression d'habiter une autre planète. ■

6. *Ibid.*, E, p. 37.